PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Gilbert Dagron

Constantinople imaginaire

Études sur le recueil des Patria

CONSTANTINOPLE IMAGINAIRE

8°J
10161
(8)

549

M* R 97808

98
93-44

BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE PAUL LEMERLE

ÉTUDES — 8

CONSTANTINOPLE IMAGINAIRE

Etudes sur le recueil des Patria

GILBERT DAGRON
Professeur au Collège de France

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-18-01-1985-00873
AH

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ISBN 2 13 038581 8

Dépôt légal — 1re édition : 1984, décembre

© Presses Universitaires de France, 1984
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

AVANT-PROPOS

« Taedet pigetque humanitatis ad tales stupores projectae. »

(C. G. Heyne, 1790.)

« Silly stories. »

(Alan Cameron, 1973.)

Les jugements portés sur les *Patria* de Constantinople par les très rares historiens qui ont eu la patience de les étudier sont, on le voit, sans indulgence : folles légendes écrites dans un style barbare et parfois incompréhensible, œuvres anonymes où l'on sent plus la main d'un copiste que l'esprit d'un auteur, recueil dans lequel se confondent les époques, gouffre de fausse science. Ce sont ces défauts qui m'ont séduit, cette langue rocailleuse et incorrecte qui évoque le parler de la rue et l'écriture d'une sorte d'écrivain public, ces textes de père inconnu et de paternité inavouable que des générations ont librement assemblés, recopiés, transformés, ce mélange enfin de réminiscences livresques, de familiarité avec les lieux décrits et de pure affabulation. Ici les légendes ne sont jamais gratuites; elles gardent toujours un lien avec ce qu'on pourrait appeler la mémoire du site : souvenir d'une histoire vécue ou monument conservé; on les voit naître et l'on peut en démonter les mécanismes. La lecture fait apparaître une Constantinople aussi réelle qu'imaginaire, sans doute la Constantinople des Constantinopolitains, comme il y a le Paris des Parisiens. Byzance, volontiers littéraire, officielle ou théologienne, garde peu de témoignages d'une telle saveur et pour nous d'un tel prix.

J'ai consacré un précédent volume, dans la même collection des Presses Universitaires de France, à la naissance de la capitale et à la mise en place de ses institutions. Autre ton, autres sources, autres siècles. Il s'agissait alors de comprendre l'étrange greffe de Rome en Orient aux IVe et Ve siècles. La Constantinople des *Patria*, aux VIIIe-Xe siècles, a largué les amarres; elle présente le spectacle assez rare d'une ville en train de digérer ou d'éliminer

un lourd passé; une ville et l'image d'une ville. Nous n'apprendrons pas ce que les habitants de Constantinople pensaient de leur cité et de son histoire (aucun texte n'autorise sans doute pareille introspection), mais la pratique qu'ils en avaient, le langage qu'ils s'étaient formé, qui prend ici forme écrite et valeur de genre, la culture qui a permis cette éclosion, la finalité, peut-être, de ces apparentes divagations. On ne peut vivre en société sans se situer dans l'espace et dans le temps; et c'est pour mieux vivre dans leur capitale sans avoir à souffrir ni de trop de souvenirs, ni de trop d'oubli, ni des mensonges de l'idéologie, que des Constantinopolitains, par bribes et morceaux, de génération en génération, ont confectionné ce petit chef-d'œuvre truqué. Leur monde.

Si les byzantinistes ont le plus souvent méprisé les *Patria*, sauf pour quelques renseignements ponctuels (et généralement douteux) qu'ils en tiraient, les historiens d'autres horizons se sont depuis longtemps attaqués à des œuvres de même texture. Ils ont défriché et montré l'exemple. C'est justice de le dire ici. Comme tous ceux de ma génération, j'ai suivi cette formidable « conquête de l'Ouest » qui a décuplé notre territoire et nos thèmes de recherche : le folklore, les traditions orales, l'imaginaire, la littérature (qu'il ne faut surtout pas dire) populaire, ont maintenant droit de cité. Je reconnais volontiers ma dette; mais par goût — et accessoirement par principe —, je sacrifierai peu aux subtilités méthodologiques et encore moins aux délices du comparatisme. La recherche de l'historien diffère peu, à mes yeux, de l'expérimentation du biologiste; pour être précise elle doit se faire au microscope; pour être rigoureuse, elle suppose la maîtrise des éléments dont on étudie les corrélations, ce qui justifie ici comme ailleurs les spécialités; pour être profitable, elle doit être bien choisie et poser les bonnes questions : tout n'est pas historique, parce que tout n'est pas intéressant. Je fonderai mes analyses, pour l'essentiel, sur un petit corpus de moins de trois cents pages. Mon objet est limité, on jugera s'il est exemplaire.

Encore faut-il préciser que je ne prétends pas épuiser ici la matière de ce mince volume de textes. D'autres, je n'en doute pas, sauront élucider certaines difficultés de langue et d'interprétation dont je n'ai pas trouvé la solution, serrer de plus près les problèmes de datation et de tradition manuscrite, tirer de ces notices sur les statues, les monuments, les églises, les quartiers, tout ce qu'elles apprennent d'original sur la topographie et l'histoire de la ville. Il est certain également que les *Patria*, pour être mieux compris, devront être replacés dans un contexte historique encore insuffisamment connu. Lors de conférences qu'il a données au Collège de France en 1983 et qui seront prochainement publiées, Cyril Mango a montré que Constantinople sort des crises qui l'atteignent aux VIIe et VIIIe siècles exsangue et délabrée, avec une population brutalement ramenée au niveau d'une ville moyenne de 30 000 à 50 000 habi-

tants; elle flotte dans son enceinte redevenue trop large, ses édifices tombent en ruine et ne sont plus restaurés, sa mémoire aussi fléchit. C'est à ce moment que les patriographes prennent la plume pour tenter d'établir un lien entre ce qui fut et ce qui est, entre ce qui se lit, ce qui se dit et ce qui se voit. Leur culture naît de la destruction et de l'oubli, mais elle n'en est pas moins cohérente; elle se consolide lorsque Constantinople a repris son essor; on la retrouve pendant des siècles largement diffusée dans les chroniques, les encyclopédies, les récits de voyageurs et les innombrables petits textes que des générations de copistes découpent et rapiècent; à chaque nouvelle crise elle refleurit : 1204, 1453. Elle mérite donc bien d'être étudiée pour elle-même.

C'est d'un enseignement de séminaire (Collège de France, 1976-1978) que ce livre est issu. J'espère qu'il en garde le sérieux et la gaieté; il doit beaucoup, en tout cas, à l'amitié et aux conseils des collègues qui ont parrainé alors une entreprise téméraire et d'abord malhabile. Du séminaire au livre il y a, comme on sait, un long et aride chemin, ponctué d'étapes où Mme Anette Weill, avec gentillesse et dévouement, a pris chaque fois sa part du fardeau. Au terme, M. Paul Lemerle a bien voulu accueillir le volume dans la collection qu'il dirige. Je n'aurai garde d'oublier le Centre national de la Recherche scientifique, dont l'aide a rendu possible la publication.

INTRODUCTION

« ÉLOGES » ET « RÉCITS DES ORIGINES »

De la cité antique dont on voulait vanter l'excellence ou décrire les singularités, on pouvait dire sans vraie contradiction et en changeant simplement de registre, comme pour tel homme ou telle femme, soit qu'elle était conforme à l'idéal que suggéraient la civilisation et ses modes, soit qu'elle était unique par sa situation géographique, par son nom et par le faisceau d'anecdotes qui, de sa fondation à son état présent, lui tenait lieu d'histoire. De ces deux langages sont nés deux genres littéraires bien caractérisés, l' « éloge » et ces « récits des origines » qu'on désigne du nom de *Patria*; deux types d'écrits apparemment voisins, qui se complètent et parfois se confondent, mais qu'il nous faut ici distinguer l'un de l'autre et opposer trait pour trait afin de saisir le moment où, d'une double convention, on passe à un jeu antithétique; non plus à propos de la cité et de ses origines, mais de la ville et de son histoire.

L'éloge (*laudes*, ἐγκώμιον) relève de la rhétorique; comme tel, il est strictement codifié : on parlera, nous avertit Ménandre (de Laodicée ?), expert en la matière du IIIe siècle de notre ère[1], de la « situation » de la cité (θέσις), c'est-à-dire de son climat, de sa position géographique, de la campagne qui l'entoure et des villes voisines, de son acropole, de ses ports naturels ou artificiels; ensuite de son « peuple » (γένος), de sa fondation par un dieu, un héros ou un colonisateur, de son origine barbare ou grecque, de la métropole dont elle est issue, des bouleversements qui ont marqué son histoire; enfin de ses « mœurs » (ἐπιτηδεύσεις), autrement dit de sa constitution politique, de son commerce et de sa culture, du caractère de ses habitants et des honneurs qui lui ont été décernés. Si large que soit la grille ainsi définie, elle impose une réduction des différences : l'idéal sera toujours d'équilibre entre montagne et plaine, entre terre et mer, entre les arts et le commerce; toujours la qualité

1. *Rhetores Graeci*, éd. Spengel, III, p. 346-367, éd. Walz, IX, p. 164-212; voir aussi C. Bursian, *Der Rhetor Menandros und seine Schriften, Abh. bayer. Akad. d. Wiss. philos.-philol. Cl.*, 16, Abt. 3, Munich, 1882. Bon résumé dans E. Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, Munich, 1968, p. 5-13.

l'emportera sur la quantité : une ville « trop riche » ou « trop peuplée » n'est plus une cité[2]. Dans tous les cas, sous la fausse apparence d'une description individualisée, il s'agira de montrer la conformité de telle cité à un modèle auquel on rapportera ses caractères propres à titre de simples variantes. Non seulement la cité honorée ne mérite louange que par rapport à ce modèle poliade, mais ce modèle lui-même n'est conçu que par rapport à l'homme; l'image sous-jacente de tout éloge de ville est une allégorie, une personnification comparable à celle qui figure sur ses monnaies. C'est ce qu'indiquait déjà Quintilien : « Laudantur autem urbes similiter atque homines; nam pro parente est conditor et multum auctoritatis affert vetustas... »[3]. Le fondateur est le père, l'antiquité de ses origines confère à la cité l'autorité d'un vieillard, les habitants sont ses enfants.

Tout au contraire, les *Patria* partent d'un site, de sa toponymie, des aspérités et contours de sa géographie, des traditions orales ou écrites sur son passé, pour mêler en une histoire locale fortement contrastée légendes de fondation, mythologie locale, jeux d'étymologie, souvenirs recueillis sur place : toute une archéologie et une ethnologie libres et sans règles. Cette fois la référence n'est pas faite à un modèle, à des idées, à une allégorie, mais à un lieu, aux traces qu'il porte d'un passé vécu ou imaginé, à d'autres images, donc, et à des représentations qui tirent leur cohérence des rapports entre la cité et ceux qui l'habitent. Si l'éloge d'une cité s'adresse le plus souvent, à partir de l'époque hellénistique, au prince qui l'habite, la conquiert, la visite ou la protège, les *Patria* s'adressent au curieux, voyageur et surtout autochtone, et lui fournissent des repères pour une double exploration dans l'espace et dans le temps. Démarche apparemment simple, mais en réalité complexe et problématique, puisqu'elle se situe à la fois, comme nous le verrons, dans la synchronie d'un site et dans la diachronie d'une histoire. Si l'éloge est l'effigie d'une cité, les *Patria* sont sa mémoire concrète et imaginative; concrète parce que fixée au sol et aux pierres; imaginative parce que apte aux élaborations les plus complexes à partir de quelques *monumenta*.

Beaucoup d'éloges nous sont parvenus, parce qu'ils s'apparentent aux discours funèbres ou royaux, ou parce que leur caractère littéraire permet plus facilement de les accrocher à un nom d'auteur[4]; inversement, nous avons peu de recueils patriographiques, sinon dépecés, en lambeaux, remployés selon des

2. Ainsi pour Libanios, *Or.*, XI *(Antiochikos)*, 270-271.

3. *Inst. orat.*, III, 7, 26.

4. Cf. O. Schröder, *De laudibus Athenarum*, diss., Göttingen, 1914; W. Gernentz, *Laudes Romae*, diss., Rostock, 1919; A. D. Nock, The Praises of Antioch, *Journal of Egyptian Archaeology*, 40, 1954, p. 76-82; le célèbre discours d'Aelius Aristide « A Rome » (éd. Kiel, *Or.*, XXVI). Voir également la thèse récente de Nicole Loraux, *L'invention d'Athènes, Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité antique »*, Paris, 1981.

curiosités diverses, comme les pierres des monuments qu'ils décrivent, dans des histoires, des *excerpta* moraux, des lexiques. Ils sont bien attestés et mal connus. Photius, au IXe siècle, lit dans des « extraits variés » de Sôpatros des passages des Πάτρια μακεδονικά de Théagène le Macédonien[5], dont nous retrouvons quelques lignes dans les *Ethnika* d'Etienne de Byzance : un mélange de mythologie et d'histoire partant de l'étymologie du nom des villes; du même auteur on garde le souvenir d'œuvres semblables sur la Carie et sur Egine[6]. Aréthas, au IXe-Xe siècle, connaît des Πάτρια Βιθυνῶν[7] ; un peu plus tard, le *De thematibus* de Constantin Porphyrogénète est nourri de cette littérature dont le découpage dans les encyclopédies du temps achève la désagrégation[8]. A l'origine se trouve sans doute la tradition alexandrine des κτίσεις ou épopées de fondation[9]; mais le genre, mi-poétique mi-historique, semble connaître un renouveau et avoir des spécialistes aux Ve-VIe siècles : Claudien écrit des *Patria* de Tarse, Anazarbe, Bérytos, Nicée; Christodôros des *Patria* de Thessalonique, Milet, Naklè, Tralles, Aphrodisias[10]. Tout ou presque est perdu, et il n'est pas sûr que sous le titre de *Patria* nous n'ayons pas souvent affaire à de simples éloges[11], à des *ekphraseis* ou à des épopées en vers[12]. Mais le genre existe et s'enrichit dans cette dernière floraison de la vie provinciale; il nourrit l'*Histoire* d'Agathias[13] et la *Chronique* de Malalas[14]. Les fragments collectés par K. Müller puis F. Jacoby[15] suffisent à révéler l'ampleur de cette littérature

5. Photius, *Bibliothèque*, cod. 161, éd. Henry, II, p. 127; cf. Christ-Schmid-Stählin, *Griechische Literaturgeschichte*, II[1], p. 216; *FHG*, IV, éd. Müller, p. 509-510.

6. *FHG*, IV, éd. Müller, p. 510-511.

7. Mentionnés dans son *Commentaire de l'Apocalypse*.

8. Par exemple dans le chapitre sur la Macédoine, éd. Pertusi, p. 86-88.

9. Christ-Schmid-Stählin, *op. cit.*, II[1], p. 147-148 et 213-234.

10. *Ibid.*, II[2], p. 960-961; *Souda*, *s.v.* Χριστόδωρος. Citons encore des *Patria* d'Hermoupolis par Hermias d'Hermoupolis et des *Patria* d'Alexandrie par Horapollôn, cf. Photius, *Bibliothèque*, cod. 279, éd. Henry, VIII, p. 187-188; Christ-Schmid-Stählin, *op. cit.*, II[2], p. 973.

11. C'est le cas du discours Εἰς τὰ πάτρια Ῥώμης de Kallinikos, dont un extrait est publié par H. Hinck dans son édition de Polémôn (Leipzig, 1873, p. 43-44).

12. Ainsi les *Patria* de Constantinople et de Thessalonique composés en vers épiques par Christodôros *(Souda, loc. cit.)* et les *Isaurika* qu'écrivent, à la gloire de Zénon l'Isaurien ou d'Anastase vainqueur des Isauriens, Pamprépios, Christodôros, Candidus et, peut-être un peu plus tard, Kapitôn (*Souda*, *s.v.*; Photius, *Bibliothèque*, cod. 79, éd. Henry, I, p. 161-166; *FHG*, IV, éd. Müller, p. 133-137).

13. Référence, à propos d'une inscription de Tralles, à ἡ πάτριος τοῦ ἄστεος ἱστορία, Agathias, *Hist.*, II, 17, 6, éd. Keydell, p. 63.

14. Cf. G. Downey, References to Inscriptions in the Chronicle of Malalas, *Transactions of the American Philological Association*, 66, 1935, p. 55-72.

15. *Die Fragmente der griechischen Historiker*, III : *Geschichte von Städten und Völkern, Autoren über verschiedenen Städte*, A (texte et commentaire des nos 262-296), B (nos 297-607) et C (nos 608-856).

bien caractérisée, longtemps accessible, et qui a constitué, du VIe au Xe siècle, une part importante de la lecture et de la culture.

La Byzance antique y a sa place : un ensemble d'œuvres cachées bien souvent sous l'expression anonyme οἱ τὰ Πάτρια συγγεγραφότες, que l'on retrouve d'Etienne de Byzance à Constantin Porphyrogénète[16]; écrits poétiques ou historiques, nous dit Hésychios qui en rebrasse la matière au VIe siècle, peut-être déjà fondus en une sorte de petit corpus[17]. Qu'y trouvait-on ? Des traditions diverses sur Byzas le fondateur, l'étymologie légendaire de certains toponymes, quelques souvenirs de la colonisation et des principales guerres, des inscriptions réelles ou inventées, des oracles. Sans doute aussi quelques historiettes du genre de celle qu'Athénée emprunte au Περὶ Βυζαντίου d'un certain Damon[18] : ses compatriotes, dit-il, sont des ivrognes qui vivent dans les cabarets en louant leur chambre — et leur femme — aux étrangers; leur stratège, Léonidès, pour les forcer à rester à leur poste sur les murailles lors d'un siège de la cité, y avait fait établir des buvettes. Humour typiquement patriographique. Il existait des ouvrages plus sérieux : de Léon de Byzance, Τὰ κατὰ Φίλιππον καὶ τὸ Βυζάντιον, non pas des « philippiques », mais une large monographie en sept livres sur Byzance au temps du siège de Philippe (340 av. J.-C.) que la *Souda* connaît encore et qu'Hésychios, avant elle, utilisait[19]; sous le titre *Traversée des Galates d'Europe en Asie*, Dèmètrios de Byzance avait composé lui aussi des *Patria* de sa cité d'origine[20]; Trogue Pompée, selon Justin, était l'auteur, vers la fin du Ier siècle avant J.-C., de *Byzantii origines*[21]. Nous possédons surtout l'Ἀνάπλους Βοσπόρου de Denys de Byzance, promenade mythologique écrite au IIe siècle après J.-C., lue, connue de tous les patriographes ultérieurs, commentée par Eustathe de Thessalonique au XIIe siècle[22]. Nous arrivons ensuite à l'époque où Constantinople relance la curiosité sur Byzance, avec l'œuvre en douze livres et en vers, maintenant perdue, de Christodôros de Koptos (sous Anastase) et les *Patria* d'Hésychios de Milet, qui seront le point de départ de notre enquête et forment transition

16. Etienne de Byzance, *s.v.* Βόσπορος : οἱ τὰ πάτρια ἡμῶν ἐξηγούμενοι; Constantin Porphyrogénète, *De thematibus*, Occ. 12, éd. Pertusi, p. 100 : οἱ τὰ πάτρια συγγεγραφότες Βυζαντίου.

17. Hésychios, *Patria*, 2 (H 2); voir plus bas, p. 25-26.

18. Jacoby, *op. cit.*, III B, p. 266 (n° 389).

19. Jacoby, *op. cit.*, II B 1 *(Zeitgeschichte; Spezialgeschichten, Autobiographien, Zeitafeln)*, p. 676 (n° 132); Hésychios, *Patria*, 26 (H 26).

20. Jacoby, *op. cit.*, II B, p. 889 (n° 162). Il n'en subsiste rien.

21. Justin, 9, 1, 3.

22. *Dionysii Byzantini Anaplus Bospori*, éd. Wescher, Paris, 1874; éd. Güngerich, Berlin, 1958; les commentaires d'Eustathe sont publiés par K. Müller dans ses *Geographi Graeci Minores*, II.

entre l'Antiquité et le Moyen Age, puisque leur auteur les concevait comme un résumé des écrits anciens et que la tradition a fondé sur eux un genre nouveau[23].

Tout change, en effet, lorsque la cité devient ville et que le modèle romain, après avoir repris en le déformant le modèle poliade, disparaît lui-même dans les mutations de la société urbaine. Le rhéteur n'est plus en présence d'un prince qui visite la cité et en reçoit l'hommage, mais de l'institution impériale qui y pèse de tout son poids; la fiction d'un face-à-face, qui était à l'origine même de l'éloge, ne tient plus; les mots s'alourdissent ou font défaut. De son côté, le patriographe ne peut plus se contenter d'égrener quelques fables et quelques souvenirs issus des fugitives rencontres de la cité avec l'histoire; il lui faut présenter conjointement une vision de la ville et du monde, de la ville dans le monde et dans la continuité du temps. Mais la ville n'est plus le symbole d'une permanence; elle devient le lieu où se marquent le plus visiblement les ruptures, les destructions, les abandons. Historiquement, elle est un paradoxe; les traces laissées par le passé, monuments plus ou moins ruinés, souvenirs épars sur fond d'oubli, échos déformés d'une littérature savante qui n'a plus de lecteurs, appartiennent au présent le plus vivace; d'un héritage contraignant, mais qui n'est plus compris, on fait un imaginaire docile. Qui habite Athènes, Alexandrie, Rome ou Constantinople, est quotidiennement convié à ce jeu qui a ses règles et ses réussites. L'histoire urbaine relève avant tout du merveilleux : d'où les titres des recueils qui prennent parfois la relève des antiques *Patria* : Mirabilia, Θεάματα, Θαύματα.

De cette confrontation du présent et du passé sont nées, à des époques et sous des formes très différentes, quelques œuvres dont l'analyse rapide nous permettra de mieux comprendre l'originalité des *Patria* médiévaux de Constantinople.

Ce qu'on appelle un peu pompeusement les *Mirabilia* d'Athènes ne représente guère que trois folios dans les manuscrits tardifs qui nous les conservent sans nom d'auteur et sous le titre ajouté de Τὰ θέατρα καὶ διδασκαλεῖα τῶν Ἀθηνῶν[24] : un guide, très sommaire et légendaire, des « curiosités d'Athènes », composé vers 1460 (le duché d'Athènes vient de disparaître; les Turcs sont là, mais le Parthénon n'est pas encore devenu mosquée) par une sorte d'érudit local qui tente d'ajuster le nom de personnages célèbres ou la

23. Voir plus bas, p. 23-25.

24. Le texte, édité pour la première fois par Ludwig Ross en 1840, a été repris par le comte de Laborde, *Athènes aux XVe, XVIe, XVIIe siècles*, Paris, 1854, I, p. 15-31, par C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, Leipzig, 1874, I, p. 731-741, et par G. Konstandinidès, Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν, Athènes, 1876, p. 498-501 ; corrections de R. Förster, *Athenische Mitteilungen*, 8, 1883, p. 31 s.

mention d'événements historiques encore connus de lui à ce qui reste des monuments du site, une histoire en ruine à une cité en ruine. L'intérêt du texte est bien moins dans les indications topographiques qu'il fournit que dans une maladroite élaboration qui s'accommode de toutes sortes d'erreurs, lacunes et déformations singulières. La visite part de l'Académie et nous fait reconnaître, chemin faisant, les lieux où enseignèrent les Eléates, Platon, Polyzèlos, Diodore, Socrate, les Cyniques, Sophocle, Aristote..., les maisons ou palais d'hommes célèbres : Thémistocle, Kléonidès, Miltiade, Polémarchos, Thucydide, Solon, Alkméon, Mnèsarchos. Parfois sont donnés, comme autant de repères, les noms des lieux-dits auxquels correspondent ces évocations fabuleuses dans la bourgade du XVe siècle[25]. La porte d'Hadrien et le temple de Zeus Olympien sont englobés dans un « palais des douze rois », parce que l'auteur a cru lire sur une inscription « les noms d'Hadrien et de Thésée ». Histoire et mythologie se combinent sous des parrainages douteux, après Cécrops le fondateur, les douze rois construisent avec soin, « comme disent Abaris et Hérodote », les monuments qu'on nous désigne[26]. Les thèmes de l'iconographie antique ne sont plus identifiés, et telle sculpture d'un fronton ou d'une frise est décrite naïvement comme « dix-neuf personnages qui en poursuivent un autre »[27]. Le christianisme a sa part : un temple d'Hèra transformé en église de la Théotokos, « l'endroit où l'Apôtre Philippe plongea le scribe dans l'eau »[28]. Les deux derniers paragraphes concernent l'Acropole, où le visiteur doit reconnaître en passant une petite école de musiciens fondée par Pythagore de Samos, le palais et la chancellerie du duché médiéval, l'école des Stoïciens face à celle des Epicuriens, le Parthénon enfin, défini comme « le sanctuaire de la Mère de Dieu, que bâtirent Apollôs et Eulogios sous le vocable du dieu inconnu »[29].

Cette surprenante contamination, à propos du temple d'Athèna devenu église de la Vierge, de la référence paulinienne au « dieu inconnu » et de la légende « théosophique » sur Apollon prédisant la naissance du Christ donne une des clés de l'œuvre. Silvio Giuseppe Mercati a bien montré qu'il fallait rattacher les *Mirabilia* d'Athènes à un texte qui devait les précéder : une historiette mise sous l'autorité d'Athanase, où l'on voit Apollon fonder à Athènes

25. Ed. Laborde, *op. cit.*, § 1, p. 17 : l'Académie se trouve ἐν χωρίῳ τῶν βασιλικῶν, l'école des Eléates εἰς τοὺς ἀμπελοκήπους, et celle de Platon εἰς τὸ παραδείσιον.

26. *Ibid.*, § 9, p. 19. Le nom d'Abaris, l'hyperboréen qui parcourait le monde sans nourriture et volant comme une flèche d'or, peut dériver d'Hérodote, IV, 36 ou de Platon, *Charmide*, 158 *b*.

27. *Ibid.*, § 5, p. 18.

28. *Ibid.*, § 3, p. 18. Confusion avec *Actes* 8, 38 (baptême d'un eunuque éthiopien par Philippe en Palestine) ?

29. *Ibid.*, § 10-11, p. 19-20.

un temple « au dieu inconnu », y réunir sept « philosophes » et leur délivrer un oracle sur Marie[30]. Le thème remonte sans doute au Ve siècle, et il n'est pas proprement athénien; mais il est intéressant de constater qu'une légende « savante », qui se proposait de mettre en accord l'enseignement des grands philosophes de l'hellénisme et les révélations de la foi chrétienne, est finalement intégrée à la représentation « populaire » que pouvait donner de sa ville un Athénien du XVe siècle. Chrétien, il ne peut comprendre Athènes que si le christianisme y est en germe dans la cité des philosophes, ce que résume hardiment l'évocation d'un Apollon qui n'est plus ni dieu ni philosophe, mais simple bâtisseur d'un temple qui attend la Mère de Dieu. La fonction des *Mirabilia* est ici de projeter tous les souvenirs épars d'une ville sur l'espace cohérent d'un site. Les discontinuités disparaissent; Athènes devient tout simplement une cité païenne faite d'écoles et sur laquelle veille depuis toujours la Vierge. Et l'auteur ? On aurait envie de dire qu'il importe peu, s'il ne faisait constamment sentir sa présence par de mauvaises lectures d'inscriptions, par des références absurdes et par un appareil de fausse culture qui lui donne autorité. Ce niveau de culture, à mi-chemin entre le folklore et la vraie littérature, est aussi celui des *Patria* de Constantinople[31].

Peut-être l'*Abrégé des Merveilles*, écrit vers l'an mille par Ibn Wasif Šah d'après ce qu'il appelle à plusieurs reprises les « cahiers des Coptes », est-il l'aboutissement d'une tradition patriographique ancienne concernant Alexandrie et l'Egypte[32] ; plus d'un passage sur les talismans et les statues trouvent des parallèles dans les *Patria* de Constantinople[33]. Mais l'Islam marque ici une trop forte coupure, et les traditions locales se fondent dans une littérature du merveilleux qui ne connaît même plus les faibles contraintes d'une apparente historicité et la logique des légendes locales.

30. S. G. Mercati, Noterella sulla tradizione manoscritta dei *Mirabilia urbis Athenarum*, *Studi e Testi*, 233 (Mélanges Tisserant, III), Vatican, 1964, p. 77-84; *PG*, 28, col. 681-684 et 1428-1432. C'est le *Vatic. gr.* 1896, qui réunit les deux textes. Sur les oracles chrétiens d'Apollon, voir plus bas, p. 102 et 153 n. 102.

31. Voir plus bas, p. 34-40 et 58-60.

32. Trad. Carra de Vaux, Paris, 1898. L'auteur n'a pas écrit en 1209 comme on le dit souvent, mais vraisemblablement deux siècles plus tôt, cf. A. Miquel, *La géographie du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*, I, Paris, 1967, p. xxxv. Je ne connais aucune étude approfondie sur cet ouvrage. Qui voudrait retrouver les traces de *Patria* d'Alexandrie à travers la littérature arabe, devrait partir du long compte rendu de G. Maspero dans le *Journal des Savants*, 1899, p. 69-86 et 154-172, et de la riche introduction de G. Wiet à *L'Egypte de Murtadi fils du Ghaphiphe*, Paris, 1953.

33. Mouche de cuivre qui éloigne les mouches, représentation de lion qui empêche les lions d'approcher, statue d'Isis qui contraint les femmes à avouer leur adultère, *Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 184, 201-202, 243, 285. Voir plus bas, p. 111 et 140.

C'est à Rome qu'on aimerait comparer Constantinople. D'une ville à l'autre, même épaisseur d'histoire, même densité monumentale, des ruptures historiques que dissimule également la continuité d'une occupation du site et d'une civilisation. Pourtant la genèse des *Mirabilia urbis Romae* est très différente de celle des *Patria* de Constantinople. Il a fallu le travail d'érudition de R. Valentini et G. Zucchetti[34] pour montrer les étapes d'une curiosité qui combine progressivement, mais d'abord très sagement, topographie et histoire. Aux régionnaires ou inventaires monumentaux antiques, le christianisme ajoute ses catalogues de lieux saints et la chronique du *Liber pontificalis*. La description de la ville s'organise en itinéraires, au long desquels on relève des inscriptions[35]. Dès la fin du VIIIe siècle, les ambitions carolingiennes ne sont pas étrangères au souci de faire fructifier le patrimoine romain; plus tard, la *renovatio* de l'Empire occidental et la réforme pontificale expliquent peut-être le climat dans lequel apparaissent les *Mirabilia* proprement dits, dont la première rédaction semble dater de 1140-1143[36]. S'y trouvent réconciliés et brassés tous les passés légués par Rome aux Romains; au prix bien sûr de quelques légendes : l'église Santa Maria Ara Cœli doit son nom au fait qu'Auguste, éclairé par la Sibylle, y a élevé un autel au fils de Dieu[37]; Praxitèle et Phidias, « philosophes » venus à Rome au temps de Tibère, reconnaissent dans une statue de Castor et Pollux domptant des chevaux l'annonce de la victoire du Christ[38]. L'élaboration légendaire a donc ici un peu la même fonction qu'à Athènes, et relève du « bon usage » des monuments.

De Rome à Constantinople, nous verrons combien diffèrent les thèmes, les intentions politiques, les dates et les étapes de l'écriture. Une chose est néanmoins frappante : les deux grandes villes de la romanité ont toutes deux laissé des textes qui, par sédimentation et strates successives, nous renseignent sur les rapports qu'ont entretenus d'âge en âge leurs habitants avec les souvenirs de leur passé et le décor monumental enclos dans leurs murs. Ce qui n'était

34. *Codice topografico della città di Roma*, I-IV (*Fonti per la storia d'Italia*, vol. 81, 88, 90 et 91), Rome, 1940-1953.

35. *Loc. cit.*, II (vol. 88), p. 157-175 : *Sylloge epigraphica* conservée au couvent d'Einsiedeln dans un manuscrit du XIVe-XVe siècle; le modèle semble remonter au IXe-Xe siècle et s'inspirerait d'une compilation du VIIIe (De Rossi, *Inscr. Christ.*, II, p. 18 s.).

36. *Mirabilia*, III (vol. 90), p. 3 s.

37. *Mirabilia*, 11, *ibid.*, III (vol. 90), p. 28-29. La légende est déjà connue de Malalas (Bonn, p. 231-232), qui se réfère à un certain Timothéos; elle est reprise par la *Souda*, *s.v.* Αὔγουστος; elle apparaît en Occident dans le *Laterculus imperatorum Malalianus*, éd. Mommsen, *MHG a.a.*, XIII, p. 428-429. Son origine et son développement ont été étudiés notamment par K. Praechter, *BZ*, 5, 1896, p. 497, n. 3, et par H. Aurenhammer, in *Lexikon der christlichen Ikonographie*, I (Vienne, 1968), p. 226-227.

38. *Mirabilia*, 12, *ibid.*, III (vol. 90), p. 30-31.

d'abord que « récit des origines », itinéraire concerté, description des curiosités urbaines, est devenu une littérature originale, un genre qui vit, se transmet, se transforme, se nourrit de propos entendus autant que de références livresques, profite de la moindre confusion, ressemblance ou ignorance pour s'envoler. Dans les deux capitales s'instaure un jeu déconcertant et fascinant entre un site dont la permanence tient lieu de *continuum* historique, des hommes dont la mémoire est imparfaite, en tout cas sélective, mais qui ont conscience d'être là par droit de succession, et des monuments d'époques diverses qui, par leur présence et leur juxtaposition, servent de support à une libre reconstitution du passé.

Dans les textes qui nous intéressent ici, le monument n'est pas un souvenir; il est d'abord un sens oublié. Et à la limite de cet oubli (que l'on peut souvent croire volontaire), du spectacle d'un passé qui n'est plus vraiment histoire, naît une culture; une culture faite par et pour les habitants d'une ville.

Athènes modestement, Rome glorieusement renouent avec l'histoire et accommodent leurs restes; les *Mirabilia*, dans les deux cas, font le pont entre deux époques séparées par de longs siècles d'oubli et de stérilité. A Constantinople se produit un phénomène comparable, quoique de bien moindre ampleur, avec la crise des VIIe-VIIIe siècles qui fait tomber la population à un niveau démographique très bas et laisse une partie de la ville à l'abandon; mais la coupure la plus importante est d'un autre ordre; elle se place (ou plus exactement est placée) en 330. C'est à cette date précise que se réfèrent constamment la littérature rhétorique qui nous présente une Constantinople idéologique (une *Konstantinopelidee* comme disent plus commodément que nous les Allemands) et la littérature patriographique qui nous propose une Constantinople imaginaire. Les *Patria* continuent donc ici de faire contrepoids à l' « éloge ». Il nous faut explorer sommairement les points sur lesquels porte cette opposition, pour comprendre comment on peut parler de la même ville de deux façons différentes.

Les *Laudes Constantinopolitanae* rassemblées naguère par E. Fenster[39], et qui s'échelonnent du IVe au XVe siècle, comptent assez peu d'ouvrages en forme. On les rencontre surtout, et ce n'est pas un hasard, lorsque Constantinople n'est pas encore tout à fait confirmée dans son rôle de capitale (Discours d'Himérios ou de Thémistios au IVe siècle) ou lorsqu'elle en est déjà plus ou moins déchue, après 1204 (Discours de Manuel Holobolos et de Georges de Chypre). Mais les thèmes d'ἐγκώμιον, allusifs ou développés, se reconnaissent facilement

39. Collection des *Miscellanea Byzantina Monacensia*, 19, Institut für Byzantinistik und neugriechische Philologie, Munich, 1968.

sur dix siècles d'histoire littéraire dans tel poème de Grégoire de Nazianze ou de Jean le Géomètre, dans telle *Vie* de saint (Théophanô, Jean Akatzios), en préambule d'une Novelle impériale, d'une Chronique, d'un traité, ou au détour d'un commentaire de l'*Apocalypse*. On peut tirer de ces formules répétées une sorte de définition « idéologique » de Constantinople : antique cité de Byzas, construite sur le « bon côté » du Bosphore, c'est-à-dire sur la rive européenne et non asiatique[40]; ville éponyme de Constantin; reine de l'Empire et centre du monde puisqu'elle abrite l'empereur en son palais; « Deuxième » et « Nouvelle Rome », qui doit sa haute destinée à sa piété et à son orthodoxie; « Nouvelle Jérusalem », donc, et « Nouvelle Sion », protégée par Dieu, par la Vierge et par ses innombrables reliques; par ses remparts aussi, réputés imprenables; phénomène urbain sans précédent; ville riche, luxueuse, consommatrice de biens; mais aussi nouvelle patrie de la beauté et de la culture, « foyer des Muses », « Nouvelle Athènes » sur laquelle le monde a les yeux fixés. Tous ces éléments ne sont pas d'égale importance d'un siècle à l'autre : le religieux recouvre progressivement le politique et la θεοφύλακτος πόλις supplante peu à peu la « Nouvelle Rome »[41]; la référence à l'hellénisme apparaît surtout à partir des Comnènes[42]. Il ne s'agit pourtant que de dosages, de variations lentes et contrôlées, avec parfois les échos discordants d'auteurs qui dénoncent en Constantinople une ville d' « illusions », corrompue, sans vrai passé[43], trahissant l'Empire et détournant l'empereur de son rôle, tous griefs qui, en substituant une idéologie anticonstantinopolitaine à l' « idée de Constantinople », font mieux sentir le poids de cette dernière.

A ces formules martelées mécaniquement, les historiens modernes ont fait trop bon accueil. Les Byzantins s'en accommodaient moins bien et savaient mieux reconnaître ce qu'elles dissimulaient de contradictions et de faux-semblants[44]. L'un des principaux intérêts des *Patria* qui s'élaborent entre le VIIIe et le Xe siècle est peut-être de nous montrer comment à chaque élément

40. G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 18, 29-31, 68-70.

41. Le terme apparaît dans une Novelle d'Héraclius, Zépos, *JGR*, I, p. 36 (cf. E. Fenster, *op. cit.*, p. 104 et n. 2); l'idée d'une protection divine est évidemment bien antérieure, mais s'impose dans le vocabulaire officiel après le siège de 626. Voir aussi P. Alexander, The Strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes, *Speculum*, 37, 1962, p. 345-347.

42. E. Fenster, *op. cit.*, p. 119, 147, 217, 243-244, 276-277, 282.

43. Par exemple Libanios, *ep.* 399, éd. Förster, X, p. 393 (cf. E. Fenster, *op. cit.*, p. 42-44); Λόγος νουθετικὸς πρὸς βασιλέα, 25, in *Cecaumeni Strategicon*, éd. Wassiliewsky-Jernstedt, p. 103-104; pour les XIIe-XIIIe siècles, voir les textes analysés par H. Ahrweiler, L'expérience nicéenne, *DOP*, 29, 1975, p. 25-28.

44. Cf. G. Dagron, Représentations de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome dans les sources byzantines des VIIe-XIIe siècles, in *Roma, Costantinopoli, Mosca* (*Da Roma alla Terza Roma, Documenti e Studi*, I), Naples, 1983, p. 295-306.

de cette rhétorique officielle correspond un doute, une interprétation divergente, une image opposée. Constantinople est, dit-on, la « ville de Constantin » : c'est oublier un peu trop vite la vieille cité mégarienne, les liens de Byzance avec la terre de Thrace, tout un passé préromain et préchrétien. Il suffira de creuser le sol remblayé par l'empereur fondateur pour trouver des stèles, des tombes, des ossements fabuleux. Là-dessus s'exercera l'imagination des Constantinopolitains; dépossédés de leur histoire, ils se découvrent un sous-sol qui recèle toutes sortes de secrets, d'énigmes, de preuves d'une illégitimité présente : un Byzas prêt à resurgir pour renverser Constantin. Constantinople est, dit-on, ville impériale, c'est-à-dire ville de l'empereur et reine de l'Empire; mais le contentieux entre la cité et l'institution impériale ne se règle pas aussi aisément; on rappellera sans cesse que Byzance fut rebelle et dissidente en prenant le parti de Pescennius Niger contre Septime Sévère, puis de Licinius contre Constantin le Conquérant; pour décrire le jeu « politique » qui s'organise dans le champ clos de la capitale, on usera du langage des courses de l'Hippodrome, qui peut mettre en cause la légitimité de l'empereur, fût-ce pour rire; on peindra des souverains toujours un peu trop petits et trop frêles pour les vêtements qu'ils portent, seuls et guettés par un destin dont le peuple est à la fois le spectateur narquois et l'instrument. Ce discours libérateur que les *Patria* tiennent sur Constantinople en mobilisant tout un patrimoine de pierres et de souvenirs est, en fait, une réponse. Les principales obsessions et les plus fortes images « patriographiques » que nous étudierons naissent du refus d'une idéologie qui, comme faisait l' « éloge » antique, dépersonnalise la ville.

Refus, humour et gouaille, ou tout simplement ignorance délibérée. Avant de pénétrer dans le dédale des textes, étonnons-nous de quelques silences. Le grand absent des *Patria*, c'est l'Empire. Constantinople n'est rien d'autre qu'une ville; une ville si riche de substance qu'elle peut se passer d'horizon; une ville qui reste, pour des empereurs qui passent. Le christianisme aussi, cette autre dimension de la romanité, y est relativement discret; l'orthodoxie et ses saints n'y font pas la loi : on dénombre les églises des quartiers, on parle un peu de saint André, plus longuement de la construction de Sainte-Sophie en un récit de sens ambigu, mais cette religion que Constantin apporte dans ses bagages est trop présente, trop pesante peut-être, pour s'imposer à la curiosité et pour faire rêver. On préfère imaginer des temples et faire parler des philosophes. Dans leur flânerie entre histoire et topographie, les patriographes ne cherchent pas la réalité mais les mystères du quotidien, les ombres ou l'envers du décor. Après les antiquaires de la Nouvelle Rome (Lydos au VIe siècle) et avant les nostalgiques de la vieille capitale (Tzétzès et Nicétas Choniate aux XIIe-XIIIe siècles), ils créent une Constantinople bien à eux.

CHAPITRE PREMIER

GENÈSE DES TEXTES ET NAISSANCE D'UN GENRE

Les *Patria* de Constantinople ont sans doute sur les *Mirabilia* de Rome l'avantage d'une plus grande cohérence. Le recueil qu'ils constituent est cautionné, avant l'intervention et le choix de la critique moderne, par une large tradition manuscrite qui avait déjà au xe siècle opéré le regroupement des textes sous un titre générique et procédé à leur refonte, mais d'une façon grossière et maladroite qui laisse apparaître les emprunts, sutures et remaniements. Se devinent ainsi la progressive élaboration du corpus et, au-delà, la genèse d'un genre qui acquiert peu à peu ses thèmes, ses modèles, son vocabulaire. Fort heureusement, l'édition donnée au début du siècle par Theodor Preger suit d'aussi près qu'il est possible ce lent travail de recomposition et de réécriture, et au lieu de fournir la version moyenne, dans un style uniformisé, de ce qui eût dès lors fâcheusement ressemblé à une œuvre d'écrivain, laisse bien visibles les strates successives et le travail du temps. Le choix du philologue sert ici l'historien en gardant aux *Patria* de Constantinople leur originalité la plus précieuse : le mouvement de création continue dont ils témoignent du VIe au XIe siècle.

Le volume ainsi composé comprend[1] :

I. Trois écrits indépendants, isolés, antérieurs à la collection patriographique du xe siècle qui les reprend et les assimile : 1) H (Preger, p. 1-18) : sous le titre de Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, qui s'étend plus tard à l'ensemble, un extrait résumé de l'*Histoire d'Hésychios de Milet*, connu par le seul *Palatinus*

1. Je ne donne ici qu'une présentation sommaire de l'édition de Th. Preger, *Scriptores originum constantinopolitanarum*, Leipzig, I-II, 1901-1907. Tout au long du livre les différentes strates du recueil sont désignées par les initiales H, P, D, K I, K II, K III, K IV, suivi du numéro du paragraphe et éventuellement de la page. Les deux tomes de l'édition ayant une pagination continue ne sont pas distingués.

398 (xe siècle); 2) P (Preger, p. 19-73) : une suite de « Brèves notices historiques » (Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί) sur les monuments et merveilles de Constantinople; un manuscrit unique, le *Parisinus gr.* 1336 (xie siècle) nous en donne ce qu'on serait tenté d'appeler le texte « original » du viiie siècle, s'il ne s'agissait plutôt d'une étape dans la transmission et de la provisoire stabilisation d'une tradition qui semble partir du vie siècle et qui aboutit, assagie et remodelée, au corpus du xe; 3) D (Preger, p. 74-108) : un récit difficilement datable entre le viiie et le xe siècle, sur la construction de Sainte-Sophie par Justinien (Διήγησις περὶ τῆς οἰκοδομῆς τοῦ ναοῦ τῆς μεγάλης τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας τῆς ἐπονομαζομένης Ἁγίας Σοφίας), où renseignements historiques précis et observations directes sont pris dans la trame d'une légende. L'œuvre a une tradition manuscrite propre; elle se trouve reprise non seulement dans les *Patria* du xe siècle, mais aussi dans certaines chroniques postérieures : Glykas, Dorothée de Monemvasie.

II. La collection patriographique mise tardivement sous le nom de Kodinos, et qui semble remonter aux environs de 995. Elle nous donne la forme sous laquelle les *Patria* de Constantinople connurent leur plus large diffusion : 64 manuscrits recensés par Preger, auxquels on peut en ajouter quelques autres[2]. Le recueil contient : 1) K I (Preger, p. 135-150) : une version remaniée de l'épitomé d'Hésychios; 2) K II (Preger, p. 151-209) : un chapitre « sur les statues », nourri des « Notices brèves » mais aussi d'autres sources concernant les monuments de Constantinople; 3) K III (Preger, p. 214-283) : après un texte parasite sur les huit premiers conciles[3], un ensemble de 215 paragraphes « sur les fondations », extraits peut-être d'une chronique; 4) K IV (Preger, p. 284-289) enfin, une reprise du « Récit sur la construction de Sainte-Sophie », augmenté de quelques additions.

III. Preger, p. 290-313 : un remodelage qui ne touche ni au fond ni à la forme mais à la seule ordonnance des textes, donné par diverses « recensions topographiques », dont l'une est dédiée à Alexis I Comnène (1081-1118).

2. Le plus intéressant est sans doute le *Sinaïticus gr.* 1117, du début du xive siècle, fol. 280 v° - 294 v°; cf. V. I. Beneševič, *Opisanie grečeskih rukopisej monastirja Svjatoj Ekateriny*, I, p. 266-293 (n° 483), où les *Patria* sont signalés p. 279. Il s'agit d'un recueil principalement canonique dont le copiste a une belle écriture de professionnel. Le texte est proche de celui de G (*Paris. Suppl. gr.* 657).

3. Cf. J. Munitiz, Synoptic Greek Accounts of the Seventh Council, *REB*, 32, 1974, p. 147-186.

Les Patria « *d'après Hésychios* »

En tête du recueil, donc, et au point de départ, des *Patria* au sens le plus classique du terme : un récit des origines et du lointain passé de Byzance, s'interrompant lorsqu'apparaît dans sa forme et son actualité historique la ville de Constantin; un texte qui a le rare privilège d'être rattaché au nom d'un auteur dans le titre que lui donne le très attentif *Palatinus* 398 : Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως κατὰ Ἡσύχιον Ἰλλούστριον; non plus vraiment l'œuvre d'Hésychios, mais un extrait, résumé ou adapté, taillé dans son œuvre historique perdue et glissant déjà vers l'anonymat auquel il est ensuite voué[4]. Le lien que nous pouvons établir entre ce premier maillon de la chaîne patriographique et la littérature érudite du VIe siècle, pour nous si précieux, tient à cette seule mention d'un copiste.

Il nous permet d'abord de comprendre comment la tradition d'une œuvre peut aller à contre-courant des intentions de son auteur. Hésychios avait composé une Ἱστορία Ῥωμαϊκή τε καὶ παντοδαπή[5] autrement appelée Χρονικὴ ἱστορία[6], une histoire universelle qui partait du règne de Bel l'Assyrien et s'achevait à l'époque contemporaine avec la mort d'Anastase en 518, couvrant, selon le comput adopté, mille cent quatre-vingt-dix années et plaçant la romanité au cœur d'une continuité et d'une économie temporelle. Les six « sections » de l'œuvre sont notées par Photius, qui lisait encore l'œuvre intégrale vers 838, comme autant de jalons, d'étapes et de difficiles transitions orientant successivement le destin du monde : la prise de Troie, à la fin du

4. Le *Palatinus gr.* 398, de la première moitié du Xe siècle, réunit des *excerpta* de mythographes, géographes, épistolographes, paradoxographes, des lettres d'Hippocrate, une chrestomathie de Strabon et, aux fol. 209 r° - 215 r°, l'extrait d'après Hésychios. Cet important manuscrit a été rattaché à une « collection philosophique » qui remonterait aux dernières décennies du IXe siècle et nous permettrait de saisir, sinon l'activité d'un groupe de lettrés animé par Photius, au moins l'un des aspects de la renaissance des lettres à cette époque. Cf. T. W. Allen, Palaeographica III, A Group of Ninth-Century Greek Manuscripts, *The Journal of Philology*, 21, 1893, p. 48-55; A. Diller, The Scholia of Strabon, *Traditio*, 10, 1954, p. 29-50; J. Irigoin, L'Aristote de Vienne, *JÖB*, 6, 1957, p. 5-10, et la mise au point de P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971, p. 218-219. Un récent article de O. Musso (Sulla struttura del cod. Pal. gr. 398 e deduzioni storico-letterarie, *Prometheus*, 2, 1976, p. 1-10) apporte peu et aboutit à la conclusion douteuse que le recueil fut commandé par Constantin Porphyrogénète. L'extrait « d'après Hésychios », qui porte déjà le titre de *Patria* dans le manuscrit de Heidelberg, a été édité par Jean Meurs (Lyon, 1613), Orelli (Leipzig, 1820), repris par K. Müller (*FHG*, IV, p. 146-154), Preger que nous suivons, et F. Jacoby (*Die Fragmente der griechischen Historiker*, III B, p. 266-272, n° 390).

5. Photius, *Bibliothèque*, cod. 69, éd. Henry, I, p. 101.

6. *Souda*, *s.v.* Ἡσύχιος Μιλήσιος.

premier livre, déplaçait tout à coup l'intérêt de l'Orient vers l'Italie; la fondation de Rome, l'instauration du pouvoir consulaire après le renversement de la royauté, et l'établissement du pouvoir personnel de Jules César formaient le corps de l'ouvrage; s'ouvrait enfin, en 330, une nouvelle page de l'histoire de Rome dans le décor de Constantinople[7]. Cette vaste architecture mettait la nouvelle capitale en point de mire. Orientale, elle revenait au berceau de la civilisation; romaine, elle héritait toute légitimité politique; chrétienne, elle signait une nouvelle traite sur l'avenir. Le fragment isolé et seul conservé sous le titre de *Patria* avait dans cet ensemble un but très précis. Il se situait soit à la fin de la cinquième « section » (« depuis la dictature de Jules César jusqu'au moment où la ville de Byzance atteignit à un grand renom de puissance, au début de la CCLXVII^e^ olympiade »), soit au début de la sixième (« qui commence au moment où Constantinople eut le bonheur d'avoir Constantin pour souverain »), et il donnait un arrière-fond au transfert de capitale, une préhistoire locale à Constantinople, dont la véritable histoire, avant 330, devait être cherchée à Rome. De l'ample chronique on n'a donc retenu et conservé qu'une transition, un maladroit rattrapage destiné à faire se rejoindre deux lignes distinctes, l'une historique qui menait de Romulus à Constantin en ignorant Byzance, l'autre géographique qui allait de Byzance à Constantinople en ignorant Rome. Une histoire d'un côté, un site historique de l'autre.

Qu'il y ait eu là une sorte de parenthèse dans la *Chronique* primitive, le texte conservé l'indique bien, qui commence par une récapitulation (H 1) : « 362 années s'étaient écoulées pour l'ancienne Rome depuis la monarchie de César Auguste, et les affaires de la ville touchaient désormais à leur fin[8], lorsque Constantin, fils de Constance, se saisit du pouvoir et fonde la Nouvelle Rome, prescrivant qu'elle aurait égalité de titres avec la première. Déjà elle avait connu tyrans et rois en grand nombre, avait fait l'expérience de régimes aristocratiques et démocratiques, pour parvenir finalement à la grandeur susdite. Il nous faut donc dire quelles furent ses origines et qui la colonisa. » Et après une rapide esquisse qui s'attarde un peu sur Byzas, raconte quelques épisodes de la guerre de Byzance contre Philippe de Macédoine, croise Rome avec Septime Sévère et la rejoint avec Constantin, la parenthèse se referme (H 42) : « C'est ainsi que Constantinople parvint à ce haut degré, devenant reine (c'est-à-dire capitale) par droit de succession, jusqu'à notre

7. Photius (*ibid.*, p. 101-102) est le seul à nous faire connaître le contenu de l'œuvre.

8. Entre la victoire d'Actium, en 31 avant J.-C., et 330 qui est le terme assigné à ce court récit (H 42 : la 25e année du règne de Constantin). On trouvera plus bas (p. 325) un parallèle entre cette phrase et l'introduction de certaines Apocalypses.

époque. » Les mêmes mots, à peu près, au début et à la fin; à ceci près que Byzance est devenue entre-temps Constantinople et Nouvelle Rome, ce qu'il fallait démontrer. Nous constatons que Photius avait fidèlement résumé l'œuvre du VIe siècle.

Ce morceau était écrit d'une autre encre que le reste de la *Chronique*, et à partir de sources qui ne sont pas habituellement celles des historiens. Hésychios les désigne lui-même, sans malheureusement les citer (H 2) : « Il nous faut dire ce que fut l'origine de Byzance en nous fondant sur les poètes et historiens anciens (ἐκ τῶν ἀρχαίων ποιητῶν καὶ συγγραφέων τὴν ὑπόθεσιν ποιουμένοις). » On reconnaît là les mythographes et patriographes à l'ancienne mode; pour le temps des légendes, ceux que nous avons déjà rencontrés : un vieux fonds d'anecdotes, d'oracles, de parétymologies qui passe ensuite chez les lexicographes et dans les *excerpta*; certains historiens romains pour l'époque de Septime Sévère; une littérature historique plus dense pour la fondation constantinienne. Mais assez vite l'étude des sources tourne court, tandis que s'allonge la liste des remplois. La proximité de bien des passages avec l'*Anaplus Bospori* de Denys de Byzance fait conclure à des emprunts, peut-être indirects[9]; les historiens du règne de Septime Sévère connus de nous, Dion Cassius ou Hérodien, ne semblent pas mis à contribution[10]. Hésychios avait encore à sa disposition une tradition large et diffuse, peut-être déjà épaissie de commentaires ou découpée en *excerpta*, que sa brève synthèse a oblitérée, et c'est un jeu pour lui de discuter les opinions de devanciers qu'il ne cite pas. Ainsi sur l'origine de Byzance (H 5-6) : « Les uns racontent que des Mégariens descendants de Nisos vinrent en ce lieu par mer sous la conduite de Byzas, dont le nom fut donné à la cité; d'autres imaginent que Byzas était le fils de Sémestrè, une nymphe locale. Chacun adopte une version différente, mais nous, nous voulons présenter au lecteur une histoire crédible, et nous plaçons l'origine à Iô, fille du roi des Argiens Inachos. » Suit en effet l'histoire d'Iô persécutée par Hèra, et l'étymologie qu'elle suggère des toponymes Bosporos, Kéras, etc.[11]. Entre Hésychios et ses sources, il y a non seulement une zone déjà

9. H 3-4 et 6-9, sur l'oracle délivré aux Argiens et la mythologie locale, à rapprocher de l'*Anaplus*, 23-25, éd. Wescher, p. 10-13, et remployé par Etienne de Byzance, *s.v.* Βυζάντιον; H 11, sur Chrysopolis proche de l'*Anaplus*, 109, éd. Wescher, p. 33, et repris dans Etienne de Byzance, *s.v.* Χρυσόπολις; pour les vers de dédicace d'une statue reproduits en H 30, voir plus bas, p. 150 et n. 90.

10. Sinon peut-être en H 13-14, à propos des anciennes tours, avec une allusion à τοῖς ταῦτα συγγράψασι, qui peut renvoyer à Dion Cassius, LXXIV, 14. H 36 ne fait qu'un très vague résumé du siège par Septime Sévère, voir plus bas, p. 70.

11. Zeus, amoureux d'Iô, la transforme en génisse pour tenter de déjouer la jalousie de son épouse; mais Hèra n'est pas dupe de la métamorphose et obtient de Zeus que la génisse

opaque de scolies et de commentaires que nous devinons, mais le remodelage imposé par le projet de romaniser Byzance dès avant 330 pour mieux renouer le fil d'une histoire un instant rompu. Ainsi Byzance, pour rejoindre Rome à un niveau suffisant d'évolution, traverse d'une phrase tout l'éventail des régimes politiques (H 1 et 35) : tyrannie et royauté, aristocratie, démocratie, ce qui donne une singulière emphase à une histoire beaucoup plus modeste et dont l'exposé d'Hésychios ne peut dissimuler qu'elle n'est plus conservée que comme une juxtaposition d'anecdotes. On a souvent relevé celles qui sont calquées par l'écrivain du VIe siècle sur l'histoire romaine : Byzas et Strombos sont frères ennemis comme Romulus et Rémus (H 20) ; sept stratèges dirigent successivement Byzance comme sept rois gouvernent Rome ; Byzance assiégée est sauvée de Philippe par l'aboiement des chiens comme Rome des Gaulois par le cri des oies du Capitole (H 27)[12] ; enfin et surtout, nous verrons comment l'intervention de Septime Sévère, dont les historiens anciens nous disent qu'il détruisit Byzance rebelle, est traitée comme une préfiguration de la fondation constantinienne[13].

De la grande *Histoire* d'Hésychios, cette courte digression, peu historique par ses sources et par son inspiration, tombe comme un parement mal scellé et subsiste seule, hors du contexte qui lui donnait un sens, et désormais anonyme. On la retrouve par bribes dans les chroniques, par extraits dans des récits merveilleux comme celui « sur les sept tours et sur Apollônios »[14] ou dans les lexiques, intégralement reprise dans la *Vie de Constantin* que nous conserve l'*Angelicus* 22[15], et, à la même époque à peu près, dans le corpus en voie de formation des *Patria* du Xe siècle, qui lui emprunte son titre et, un peu frauduleusement, sa caution historique.

Les modifications que l'on observe entre l'extrait du *Palatinus* (H) et cette seconde version plus nettement patriographique (K I) sont peu nombreuses mais décisives. Disparaissent les deux paragraphes introductifs qui interrom-

lui soit consacrée. Elle la fait garder par Argos « aux cent yeux », qu'Hermès parvient à tromper. Alors commence pour Iô poursuivie par un taon une pénible errance. En Thrace, elle donne son nom au Bosphore (compris comme « gué de la vache ») et à la « Corne (d'or) » parce qu'elle accouche à cet endroit de la nymphe Kéroessa. Mais Hésychios se réfère à d'autres explications de ce dernier toponyme : « corne d'Amalthée » à cause de la richesse du lieu ou tout simplement « corne » à cause de la forme du bras de mer (H 7-8).

12. R. Janin, *Constantinople byzantine*[2], p. 11 ; G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 15.

13. Voir plus bas, p. 70-71.

14. De H 13-14 et 24-25 a été tiré un court récit qui a connu une tradition à part ; cf. éd. Preger, p. 5-6, 10, apparat, et plus bas p. 64 et 68.

15. Cf. Pio Franchi de' Cavalieri, Di un frammento du una Vita di Costantino, *Studi e Documenti di Storia e Diritto*, 17-18, 1896-1897, p. 89-131 ; éd. Opitz, *Byz.*, 9, 1934, p. 568-576 (§ 38-48). Il n'y a dans cette *Vie* anonyme de Constantin que trois additions notables par rapport à l'extrait d'Hésychios (Pio Franchi de' Cavalieri, *op. cit.*, p. 102-104).

paient l'histoire romaine pour proposer un retour au passé byzantin : l'ouverture de la parenthèse de même que le paragraphe terminal qui la refermait. Hésychios avait à justifier un retour en arrière et un soudain décentrement d'intérêt; le remanieur, lui, commence directement par l'évocation de la première colonisation du site (« On dit que les Argiens... »), entrant de plain-pied dans l'histoire de Byzance, de Byzas à Septime Sévère (H, 3-38). Il compte alors le temps écoulé : « De Byzas à Septime Sévère »[16] et non plus d'Auguste à Constantin (H 1), ce qui signifie un véritable détournement de l'histoire et marque une continuité là où Hésychios voyait une rupture; par une anticipation dont nous chercherons les raisons, la greffe de Rome sur Byzance se produit alors, dans l'équivoque du siège de 193-196, et pour un demi-échec. Le personnage de Septime Sévère a acquis sa place dans l'imagination patriographique, et le remanieur ajoute à son modèle des développements qui nous le montrent festoyant, écoutant les bons mots de « philosophes », marquant déjà de son empreinte quelques-uns des monuments clés de Constantinople (K I, 37-41)[17]. Constantin n'a plus qu'à venir; et comme sa légende s'est considérablement amplifiée depuis le VIe siècle, sont ajoutées au texte d'Hésychios des allusions empruntées à Malalas sur l'annone civique[18], aux historiens ecclésiastiques sur les constructions d'églises et la proscription du paganisme[19], à d'autres textes patriographiques sur tel ou tel monument. En renvoyant explicitement à la suite du recueil, le rédacteur du Xe siècle définit clairement ce premier texte comme une introduction « historique » aux notices descriptives qui vont suivre[20], et en se référant à toutes sortes d'historiens dont il affirme absurdement qu'ils furent témoins oculaires des événements du règne de Constantin (Eutychianos le grammairien, Eutropios le sophiste et secrétaire, Eleusios diacre et philosophe, Trôïlos le rhéteur, Hésychios le tachygraphe)[21],

16. K I, 37 : 655 années; le raccordement à l'histoire de l'Empire se fait en K I, 42 = H 1 : « 362 ans s'étant écoulés depuis la monarchie de César Auguste... ».

17. Voir plus bas, p. 71-73.

18. K I, 47, suit de près Malalas, Bonn, p. 322-323.

19. K I, 48; cette partie des *Patria* fait en outre de nombreux emprunts à différentes *Vies* de Constantin; voir plus bas, p. 86 n. 89.

20. Il fait explicitement référence au Περὶ κτισμάτων (K III), dont il se désigne comme l'auteur (K I, 62, 71, 73 : εἰς τὰ περὶ τῶν κτισμάτων ἐροῦμεν); emprunt sans référence au même traité : K I, 50 = K III, 1, sur la construction des églises de Saint-Agathonikos, de Saint-Akakios et des Saints-Apôtres. Mais certains passages s'inspirent aussi du Περὶ ἀγαλμάτων (K II) : K I, 49 = K II, 96, sur les statues de Sainte-Sophie; K I, 62, qui mélange curieusement K II, 47 et 79 à propos des statues de la hyène et de Bellérophon.

21. K I, 58. Eutychianos peut être identifié avec le Cappadocien dont parle Malalas (Bonn, p. 332), compagnon de Julien et historien de son règne; cf. *PLRE*, I, Eutychianus 1 et 2. Eutrope fut peut-être *magister epistularum* de Constance II, mais non de Constantin; cf. *PLRE*, I,

il croit donner la preuve d'un travail critique. Mais Constantin n'est plus, dans le nouveau projet, le terme d'une « histoire des origines » et le point de départ de l'actualité; le remanieur croit devoir descendre plus bas et saute allègrement de 330 au règne de Théodose II pour évoquer l'hérésie monophysite, appelée par lui hérésie des Amalécites et Chatzizarioi[22], le blasphème contre le Trisagion qui provoque un séisme et la chute des remparts de la ville[23], la construction des nouveaux murs par les dèmes[24], l'expulsion des hérétiques (K I, 72-73). L'histoire des origines s'arrête là : Constantinople a désormais ses structures définitives, sa légitimité politique, son orthodoxie, ses dimensions urbaines définies par sa nouvelle enceinte, et son organisation dualiste, celle des dèmes de l'Hippodrome, qui lancera le jeu politique et fournira aux patriographes leur langage de prédilection.

Il ne faut pas voir dans ce remaniement un simple avatar de la tradition manuscrite, mais la mise en place d'un genre. Sans doute Hésychios avait-il déjà déformé ses sources pour les adapter au but et au plan de son ouvrage; sans doute aussi l'extrait du *Palatinus*, si fidèle au texte original qu'on puisse l'imaginer, en trahissait-il le sens par le seul fait qu'il donnait à un fragment isolé de son contexte une existence autonome. Le remanieur du xe siècle, par quelques suppressions et quelques additions, le dénature encore plus complètement. Et nous comprenons par ce premier exemple quels rapports

Eutropius 2. Eleusios est-il confondu avec l'évêque homoiousien de Cyzique, bien connu des sources de la deuxième moitié du IVe siècle et cité dans la *Souda (s.v.)* ? Trôïlos, sophiste enseignant à Constantinople, compte parmi les correspondants de Synésios et apparaît en plusieurs occasions dans l'*Hist. eccl.* de Socrate; cf. *PLRE*, II, Troilus 1. Quant à Hésychios de Milet, il est né sous Anastase, mais le patriographe ne connaît de lui qu'un extrait qui s'arrête au règne de Constantin. Toutes ces références sont donc fictives.

22. Les Amalécites sont, dans l'Ancien Testament, le peuple le plus hostile aux Juifs et qui fait obstacle à la mission d'Israël (*Deut.* 25, 17-19); les *Chatzizarioi* sont une secte arménienne du VIIe siècle dont différents auteurs font dériver le nom de *chatzi* = la croix (cf. Dèmètrios de Cyzique, *PG*, 127, col. 860-885; Constantin Stilbès, cf. J. Darrouzès, *REB*, 21, 1963, p. 89; Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, XVIII, 54, *PG*, 147, col. 441-444, dans un chapitre sur les jacobites et les théopaschites). Ces grossiers anachronismes s'expliquent sans doute par le fait que, pour un Byzantin du xe siècle, les monophysites expulsés par Théodose II s'identifient avec les Syriens jacobites d'une part (Amalécites) et les Arméniens d'autre part *(Chatzizarioi)*.

23. Le 25 septembre 437, un séisme ébranle la ville (sans pour autant détruire les murailles); la vision miraculeuse d'un enfant fait comprendre qu'il s'agit d'une punition divine sanctionnant l'addition théopaschite du σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς au *Trisagion*; cf. Théophane, éd. de Boor, p. 93; *Synaxaire de Constantinople*, éd. Delehaye, p. 79-80.

24. Il y a ici confusion entre la construction de la muraille théodosienne en 412, l'épisode de 437 mentionné ci-dessus, et la reconstruction d'urgence des tours et des murs renversés lors des secousses sismiques de novembre 447 - janvier 448. Cf. K II, 58 et K III, 140, et plus bas, p. 183.

existent entre les *Patria* et l'histoire. Nous voyons naître le récit patriographique dans une faille du temps historique, lorsque la trame temporelle, qui traçait une ligne bien droite de Romulus à Auguste et d'Auguste à Constantin, s'interrompt pour laisser la primauté à un site : Byzance devenue paradoxalement Nouvelle Rome. Sans doute la distorsion est-elle particulièrement évidente dans le cas de Constantinople, dont le site est sur le Bosphore et dont la véritable histoire, avant 330, doit être cherchée à Rome; mais les *Patria* de n'importe quelle ville, par leur projet d'écrire l'*histoire d'un lieu*, ne font sous couleur d'histoire que l'archéologie d'un passé discontinu et n'exposent qu'une préhistoire de la ville, disponible à toute imagination, à toute reconstitution à partir de quelques souvenirs épars et de quelques traces monumentales. Hésychios parcourait cet entre-deux à grandes enjambées pour retrouver au plus vite la diachronie romaine; les patriographes y campent : ils sont sur leur terrain.

Les Parastaseis

Malgré l'incertitude d'une tradition qu'on a peine à reconstituer, et avec les incohérences d'une langue raboteuse et d'une écriture mal fixée, les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, « Brèves notices historiques » sur les monuments de Constantinople, sont l'un des plus précieux documents sur la culture du VIIIe siècle. Culture populaire ? On en jugera; à tout le moins bien circonscrite à la ville et en marge de la grande littérature.

La date se déduit, approximativement mais sûrement, de certaines notices. Léon III (717-741), cité sous le nom habituel de Konôn, est le dernier empereur dont le règne soit évoqué au passé :

P 1. — on prétend à tort que le sanctuaire de Saint-Môkios « s'est effondré dans la deuxième année du règne de Konôn l'Isaurien ».

P 5 *d*. — « Sous Léon l'Isaurien, beaucoup de statues (ou figures astrologiques ?) anciennes furent détruites, à cause de la stupidité de cet homme... »[25].

P 72. — « Konôn a refait le Néôrion... » Proche passé, mais nous sommes après 741. Et avant 829, comme le prouve l'absence de toute allusion à Théophile (829-842) à propos de la réfection des murailles maritimes.

25. Sur cette notice, voir plus bas, p. 145. Le nom devait être ici encore Konôn, mais le texte des *Parastaseis* est reconstitué d'après K II, 90, par suite de la perte d'un feuillet dans le *Paris. gr.* 1336. Ma rapide analyse ajoute peu à celle de Preger, exposée dans sa première édition des *Parastaseis* (*Programm des Königlichen Maximilians-Gymnasiums für das Schuhljahr 1898*, Munich, 1898) et reprise dans son édition complète des *Patria* (I, 1901, p. VIII-X).

P 3. — « Les murailles du côté de la mer ont été rénovées par Tibère Apsimar (698-705); avant lui, elles avaient été tout à fait négligées »; à quoi le remanieur du xe siècle ajoute : « Et une seconde fois elles furent rénovées par Théophile » (K II, 109).

L'empereur régnant est désigné en un endroit par l'expression elliptique et comme gênée ὁ ἐν τοῖς ἡμετέροις χρόνοις, « celui de notre temps », pour signaler qu'il a remisé à Saint-Mamas trois sirènes (P 15); cela conviendrait bien à Constantin V (741-775), le grand empereur du premier iconoclasme, de même qu'une autre notice d'actualité :

P 63. — « A l'Hippodrome se sont produits bien des meurtres et des maux, surtout dans les temps précédents; et même de notre temps le moine Anastase, qui par franchise avait contredit l'empereur, y fut brûlé. » On a cherché, en vain ou trop imprudemment, à retrouver des mentions de l'événement[26]. Il n'aide pas à préciser la date; mais cette flamme inquiétante du bûcher, l'écho donné ailleurs aux pratiques astrologiques[27], le ton gouailleur et l'humour subversif de certaines pages[28], l'oubli qui a déjà gagné la culture classique (ou si l'on préfère sa métamorphose dans un folklore urbain)[29], tout cela correspond bien à la grande crise du VIIIe siècle, à une Byzance qui se forge une identité nouvelle en rejetant ses héritages contradictoires, et à une ville à moitié en ruine et repliée sur elle-même, qui semble ignorer le reste du monde et l'Empire. On conçoit, dès lors, l'importance de l'œuvre.

Il vaudrait mieux dire du témoin. Car, que nous permet exactement d'atteindre ce texte conservé par hasard dans un unique manuscrit[30] ? Une œuvre composite, faite d'emprunts encore mal digérés; un état du texte qui

26. G. Millet n'est guère convaincant lorsqu'il fait du moine Anastase un partisan de l'usurpateur Artavasde et conclut que les *Parastaseis* ont été composées entre 742 et 746 (*Parastaseis syntomoi chronikai*, essai sur la date, *BCH*, 70, 1946, p. 393-402); Alan Cameron ne l'est pas davantage lorsqu'il suppose qu'Anastase est l'auteur d'un florilège iconodoule (A Quotation from S. Nilus of Ancyra in an Iconodule Tract ?, *Journal of Theological Studies*, 27, 1976, p. 128-131). Les Chroniques parlent bien d'un moine André le Kalybite, exécuté lui aussi pour avoir été trop sincère, vers 761, à l'hippodrome de Saint-Mamas (Théophane, éd. de Boor, p. 432), mais il est difficile de l'identifier à Anastase sans expliquer une double erreur de nom et de lieu.

27. Voir plus bas, p. 119-120.

28. Voir plus bas le chapitre consacré à l'Hippodrome.

29. Voir notamment les notices concernant Constantin (plus bas, p. 45-47) et les statues les plus célèbres (p. 135).

30. Le *Paris. gr.* 1336, fol. 111 r° - 134 r°, dont on connaît deux apographes tardifs, le *Paris. gr.* 1789 (XVIe s.) et le *Paris. Suppl. gr.* 565 (XVIIe s.).

n'était pas destiné à durer sous cette forme transitoire, puisque seule sa réécriture dans les *Patria* du xe siècle lui assure une large diffusion; un maillon parmi d'autres, et pas forcément dans la chaîne la plus directe, puisque l' « Anonyme de Maximilien Treu » (*Paris. Suppl. gr.* 607 A, xe siècle) nous conserve une partie des mêmes notices sous une forme assez différente, dont s'inspirent parfois les *Patria* du xe siècle[31]. Mais cette fragilité fait le prix du document; il nous présente l'ébauche d'un ouvrage qui ne trouve sa forme littéraire définitive que deux siècles plus tard, la première élaboration d'un texte patriographique dont nous avons failli ne connaître qu'une version recuite et édulcorée. Grâce à lui nous remontons non pas certes à une source originale, mais au temps où un copiste un peu imaginatif retranscrit pour ses contemporains ce qui n'est encore que tradition diffuse, où commence à naître un genre dont cet écrit est le plus ancien et le plus authentique produit, où nous sommes à même d'observer les mécanismes de cette naissance.

Les *Parastaseis* sont anonymes, par accident ou plus probablement par vocation, comme est anonyme la voix d'un Guide qui nous enjoint de tourner à droite, de nous arrêter, de regarder, et qui nous dicte ce que nous devons savoir; d'un anonymat qui ne signifie donc ni froideur, ni objectivité, ni effacement devant le monument à décrire. L'auteur, disons le rédacteur pour ne pas trop préjuger de l'unité de composition[32], se veut partout présent et se manifeste à chaque instant par un « je », un « nous », l'expression d'un sentiment ou l'évocation d'une enquête qui ne doit pas se laisser ignorer.

Au minimum transparaissent le désir d'expliquer et la volonté d'enseigner. « Il faut savoir que... » sont les premiers mots du recueil, manière abrupte et apparemment inutile d'indiquer que les monuments ne parlent pas d'eux-mêmes, sont décrits par quelqu'un pour quelqu'un, que ce qu'on va dire

31. M. Treu, *Excerpta Anonymi Byzantini ex codice Parisino Suppl. Gr. 607 A*, Städtisches Gymnasium zu Ohlau, 1880, Progr. 167. L'éditeur ne consacre qu'une très brève postface à l'étude des manuscrits, des sources et des remplois postérieurs (p. 57-58). Ce curieux recueil, fait de fragments anonymes, est composé à peu près comme suit : 1) Notices sur des noms commençant par la lettre *alpha* (Περὶ Ἀδιαβηνῆς, Αὐγουστείου, ἀτραβατικῶν, ἀγαλμάτων, ἀνδρείας) pour la plupart extraites de Lydos et que l'on retrouve dans K II, 1-15; 2) Notices prises à la même source que les *Parastaseis*, mais sélectionnées et corrigées, sous le titre Περὶ ἀγαλμάτων; 3) Après l'indication Τέλος τῶν στηλῶν, le copiste reprend l'ordre alphabétique (Ἀρχὴ τοῦ Β στοιχείου, p. 21) avec quelques notices brèves puis des textes plus longs tirés de Lydos ou de divers auteurs (Περὶ βρουμαλίων, βισέξτου, γενέσεως ἀνθρώπου...); 4) Enfin des scolies à Denys le Périégète et à Aratos. Sur la place de ce recueil, voir plus bas, p. 56, 60. Preger reproduit en apparat le texte de l'Anonyme de Treu lorsqu'il diffère de façon significative de celui des *Parastaseis*.

32. Elle n'est guère douteuse, même si le recueil du VIIIe siècle est truffé d'emprunts.

d'eux est un savoir acquis et transmis. En plusieurs endroits, le souci pédagogique rejoint la fiction littéraire : l'enquête, nous dit-on, est entreprise à la demande d'un ami, Philokalos, un « homme de bien » dont le seul nom trahit l'invention : « La merveille (du Forum du Bœuf), dont si souvent par lettre tu nous as signifié de te donner l'explication, nous allons te l'exposer clairement, Philokalos... Je me suis donné bien de la peine, Philokalos, pour ta vertu, sans rechigner... » (P 27-28, 41, 42). Mais la fiction reste discrète, elle n'organise pas le texte en causerie et ne réapparaît inopinément, au détour d'une phrase, que pour rappeler qu'il y eut lente et difficile approche, embarras devant des traditions divergentes, émotion parfois, et toujours besoin de communiquer. Le texte est écrit par un homme de culture ou qui voudrait passer pour tel, qui consulte des spécialistes sans en être un lui-même, qui se donne la peine d'écrire pour un correspondant studieux (φιλομαθής)[33] qui se donne, lui, celle de lire, ou pour un Constantinopolitain anonyme qui va marcher à la découverte de sa ville selon un itinéraire ou des hasards qu'on lui ménage. Moins qu'un auteur d'un côté, plus qu'un lecteur de l'autre; un aîné qui lit, accopie et s'informe pour une sorte de disciple. Entre eux, la complicité d'une commune appartenance à la capitale, et la menace de mystères jamais tout à fait élucidés, qui projettent sur l'avenir les ombres du passé : « En entendant cela, j'ai pleuré; faut-il que survienne encore à Constantinople une pareille monstruosité ! »[34]. Voilà qui rattache incontestablement les *Parastaseis*, et à travers elles les *Patria*, à la littérature « morale »; leur sujet n'est pas l'histoire des monuments, mais la manière de vivre avec eux et les rapports du regardant et du regardé.

P 27-28. — « Extrait de ce qui a été dit par Théodore à propos d'Himérios le Chartulaire, lorsqu'il se rendit au Kynègion pour regarder[35]. Car j'ai eu grand souci de mener une enquête exacte sur ce que tu m'as prié d'expliquer à ta vertu, Philokalos. 'Un jour que nous étions allés au Kynègion avec le sus-dit Himérios, l'honorable chartulaire, pour expliquer les représentations qui s'y trouvent, nous avons trouvé entre autres une statue de petite taille, mais très épaisse et trapue. Comme je me taisais et ne savais qu'expliquer,

33. P 24, p. 34, l. 7-8 : « ... ὡς ἴσασιν οἱ φιλομαθεῖς. »

34. P 61, voir plus bas, p. 147.

35. Ce titre est non seulement embrouillé, mais sans doute corrompu; cf. Preger, apparat. L'Anonyme de Treu et K II, 24 reconnaissent comme auteur du récit Théodore l'Anagnoste (voir ci-dessous); le Kynègion serait l'ancien amphithéâtre réservé aux *venationes* et aux combats de gladiateurs, mais rapidement désaffecté et devenu lieu d'exécution des condamnés à mort (R. Janin, *Constantinople byzantine*[2], p. 196-197). « Aller regarder » est la grande affaire des patriographes et de ceux pour qui ils écrivent; même expression, θέας χάριν, en P 39 et 64, p. 43 et 62; voir plus bas, p. 41-42, 116-117.

Himérios me dit : « Tiens[36], voici le fondateur du Kynègion ! » Je répliquai : « C'est Maximien qui l'a fondé et Aristéidès qui en a fait les plans »[37], et aussitôt la statue tomba de la hauteur où elle était, qui n'était pourtant pas bien considérable[38], frappa Himérios et le tua. Je pris peur, car il n'y avait personne d'autre sur place que les gens qui gardaient nos mules, et encore étaient-ils restés en deçà des marches. Craignant donc de me trouver dans un mauvais cas[39], je trainais le cadavre par le pied droit et entrepris d'aller le jeter dans la fosse des condamnés à mort[40], mais j'eus peur et, laissant mon fardeau au bord de l'escarpement, je courus chercher asile à la Grande Eglise (Sainte-Sophie). Je déclarai en toute franchise ce qui s'était passé, mais sans parvenir à convaincre, jusqu'à ce que j'en vienne à l'assurer sous la foi du serment, car il ne me restait plus que ce moyen de redresser la situation. Les proches du mort et des gens de l'empereur se rendirent donc avec moi sur place, et avant de s'approcher du corps gisant du mort, ils regardèrent avec étonnement le corps gisant de la statue[41]. Et un philosophe du nom de Jean déclara : « Par la divine providence, je trouve dans l'œuvre de Démosthène qu'un homme célèbre sera tué par cette statue ! » Tout aussitôt il en informa l'empereur Philippikos (711-713), et ordre fut donné d'ensevelir la statue sur place, ce qui fut fait, parce qu'on n'arrivait pas à la détruire.' Voilà, Philokalos, ce que j'ai trouvé en menant mon enquête en toute sincérité. Et toi, prie pour ne pas tomber en tentation et fais attention en regardant les statues antiques, surtout païennes ! »[42]

Ne retenons pour l'instant de cette notice que ses éléments les plus simples : l'anecdote extraite d'on ne sait quel auteur pour répondre à une question supposée de Philokalos sur le Kynègion ou sur le danger d'identifier

36. Θαύμαζε marque ici la surprise plus que l'admiration.

37. Théodore semble réciter une leçon apprise par cœur. La fondation du Kynègion est attribuée par les sources non pas à Maximien (Maximien-Hercule ? Galère Maxime ? Maximin Daia ?) mais à Septime Sévère, qui l'aurait construit à proximité d'un temple d'Artémis (Malalas, Bonn, p. 292; *Chronicon Paschale*, Bonn, p. 495). L'architecte Aristide n'est pas autrement connu et n'est sans doute, comme Himérios lui-même, qu'un personnage inventé.

38. Dans l'éd. Preger, p. 36, l. 5, οὖ est évidemment à corriger en οὐ.

39. C'est-à-dire accusé de meurtre.

40. L'Anonyme de Treu et K II, 24 confirment que les corps des suppliciés étaient jetés à cet endroit avant que le quartier Ta Pélagiou soit désigné comme leur lieu d'inhumation (R. Janin, *Eglises et monastères*[2], p. 547).

41. Même expression, τὸ πτῶμα, pour le corps et pour la statue. Sur les chutes et ensevelissements de statues, voir plus bas, p. 144-145.

42. Cette notice est traduite et commentée par C. Mango, Antique Statuary and the Byzantine Beholder, *DOP*, 17, 1963, p. 60-61.

les statues, la présentation et la moralité qui l'encadrent, l'admirable scène de deux Constantinopolitains explorant les mystères de leur ville à leurs risques et périls. Littérature morale, en effet, dans cette écriture du VIIIe siècle; mais il suffira de quelques coups de gomme pour effacer ce trait fondamental, pour faire disparaître l'enquêteur et son correspondant, leur dialogue implicite, le conseil final, la prophétie de Démosthène, un peu trop extravagante et transformée en un talisman plus banal trouvé sous la statue meurtrière. Telle est déjà la version de l'Anonyme de Treu; telle est la pente que suivent les *Patria* du Xe siècle et la *Souda*[43] : sous un titre (« Des statues du Kynègion » ou « Du lieu-dit Kynègion ») et après une définition (« Au Kynègion on jetait les corps des condamnés à mort »), une citation sans commentaire. Ce ton impersonnel et objectif pourrait nous tromper sur la nature de ce qui est dit. On tend vers le Guide pour touriste; mais il est amusant de constater que la première forme du Baedeker fut une manière de confidence entre soi et un petit délire d'imagination à propos de monuments énigmatiques.

Confidence, mais curieusement associée à une érudition voyante et vaine. Les *Parastaseis* sont, en effet, bardées de références et leur auteur ne recule devant aucune cuistrerie. C'est le style laborieux d'un thésard, et il a au moins le mérite de nous donner le vocabulaire de la « critique littéraire » de l'époque :

P 1. — ... « Marcel le Lecteur se trompe en affirmant que Saint-Môkios s'est effondré sous Konôn l'Isaurien (Léon III) »[44].

P 6. — Une statue du port de Cyzique fut enlevée par Chosroès, vers 626, et fait encore aujourd'hui l'objet d'un culte chez les Perses, « comme l'administrateur (διοικητής) Paradeisios, qui fut prisonnier là-bas et s'enfuit, l'a révélé dans la troisième édition de la Chronique d'Hippolyte ».

P 7. — « Hérodote et Hippolyte affirment que Constantin le Grand tua son troisième fils et homonyme Constantin » (au lieu de Crispus)[45].

P 10. — Des icônes sur bois de Métrophane, Alexandre et Paul de Constantinople, peintes sous Constantin et exposées au Forum, auraient été brûlées par les ariens triomphants, « selon ce qu'écrit le chronographe Ankyrianos au livre X (ou dans son ouvrage en dix livres), qui nous rapporte une tradition plus exacte qu'Anastase »[46].

43. Cf. éd. Preger, p. 35, apparat; K II, 24; *Souda*, *s.v.* Κυνήγιον.

44. Il s'agirait donc d'un auteur du VIIIe siècle ayant écrit après 718. L'indication n'est pas reprise en K II, 110.

45. Sur cette notice, voir plus bas, p. 93 s. Les noms d'Hérodote et d'Hippolyte figurent aussi en K II, 93.

46. Je ne crois pas qu'il faille suivre Alan Cameron lorsque, après avoir proposé de reconnaître dans Ankyrianos (corrigé en Ankyranos) Nil d'Ancyre, il pense que le moine

P 41. — A l'Amastrianon, « la statue ou l'idole de Caracalla le préposite se trouvait déjà dans la cité des Byzantins et date de Trajan, selon Mékas et Glaukos, sur la lecture desquels se fonde le chronographe Théodore »[47].

P 68. — « Sous Théodose une autre statue, elle aussi d'argent, fut placée sur la colonne (de l'Augoustéion), avec celles d'Arcadius et d'Honorius à terre, d'après ce que dit Théodore. Mais dans les écrits de Sozomène, on lit que c'est Justinien la grande statue que l'on voit maintenant sur la place. Et selon ce que disent Théodoret et Eusèbe, dans des livres où ils paraissent se tromper, c'est une statue « d'un hellène », que Constantin le bienheureux consacra en conséquence d'un vœu. Mais dans les écrits d'Apollinaire et d'Alexandre, il s'agit de la statue de Constantin le Grand, selon l'explication qu'a donnée le chronographe Milichios »[48].

P 69. — « La statue sur un trépied, qui est au grand Stratègion, Promountios dit que c'est Alexandre le Macédonien; il se fonde sur les lettres (de l'inscription dédicatoire), et tous ceux qui s'intéressent de près à ces lettres, notamment ceux qui en tirent des prophéties, reconnaîtront que c'est bien Alexandre. Le même (Promountios) écrit que c'est saint Constantin qui donna ici son premier forum à notre ville »[49].

Ce luxe de précautions critiques inquiète un peu. La plupart des chroniqueurs byzantins pillent leurs devanciers sans les citer, notre rédacteur de notices les cite sans les avoir lus, au moins directement. Faisons le compte : on trouve au total dans les *Parastaseis* des références à 26 auteurs différents, dont 10 tout au

Anastase (cf. P 63) aurait cité des extraits de cet auteur dans un florilège iconodoule (A Quotation from S. Nilus of Ancyra in an Iconodule Tract?, *Journal of Theological Studies*, 27, 1976, p. 128-131). Il ne me paraît pas non plus probable que l'ouvrage désigné par l'expression ἐν τῇ δεκαλόγῳ (ἐν τῷ δεκάτῳ λόγῳ, K II, 106) soit un Décalogue.

47. Théodore le Lecteur, auteur au VIe siècle d'une *Historia tripartita* faite d'extraits de Socrate, Sozomène et Théodoret, et d'une Histoire ecclésiastique en quatre livres; cf. *RE*, V, A 2, col. 1869-1881 (Opitz, 1934), et surtout G. Ch. Hansen, *Theodoros Anagnostes Kirchengeschichte*, Berlin, 1971, dont l'Introduction (p. IX-XXXIX) fait le point sur tous les problèmes de la tradition. Théodore est encore cité en P 27, 29 (titre), 68, 74, et apparaît donc comme la source la plus souvent invoquée.

48. Références fantaisistes et anachroniques. Faut-il reconnaître dans le « chronographe Milichios » Hésychios de Milet ? Dans ce cas on serait tenté de corriger Ἕλληνος en Ἑλένης et de penser à la statue érigée par Constantin à sa mère Hélène sur la place de l'Augoustéion (H 40). Alexandre pourrait être Alexandre le Moine, qui a transmis une partie de l'œuvre de Théodore le Lecteur et semble avoir vécu au VIe ou au VIIe siècle; cf. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*[2], p. 164; Opitz, *Byz.*, 9, 1934, p. 539-540 et 588-590. La notice n'est pas reprise dans les *Patria* du Xe siècle.

49. Notice non reprise dans les *Patria* du Xe siècle; sur le Stratègion, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*[2], p. 431-432.